

Engagement vs enracinement

Yves Préfontaine

Volume 3, numéro 5 (17), novembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Préfontaine, Y. (1961). Engagement vs enracinement. *Liberté*, 3(5), 719–722.

Engagement vs enracinement

YVES PRÉFONTAINE

Les modes se succèdent et il arrive qu'elles se ressemblent . . .

C'en est devenu une ici de parler d'engagement dans le sens que ce terme a pris en France depuis la guerre. (Pas celle qui est en cours, l'autre . . .) La façon dont certains verbiagent sur ce sujet me paraît plus proche du voilement verbal que de *l'enracinement* véritable dans une réalité québécoise enfin démystifiée.

Et voilà lâché le mot que j'aime autant qu'une belle fille : enracinement, les mots au pays ce que le lierre est à l'arbre . . .

On me dira que je dispute pour quelques syllabes. Je réponds que le monde crève de ne pas s'entendre sur les mots, petits joyaux, joyaux fatals . . . A engagement signifiant ce que veulent bien les lèvres qui le prononcent, je préfère un terme qui mette un nom à la fois sur notre devoir et sur le plus flagrant de nos manques. Un terme qui, à lui seul, trace un programme.

On peut s'engager pour n'importe quoi. Pour défendre par exemple, un drapeau, la vertu des chattes ou des barbiers . . . Tout le monde s'engage, les radoteurs et les autres. Mais les enracinés, ceux qui prennent possession de l'espace à mesure que leurs racines s'enfoncent dans le sol ?

En fait, il n'y a pas entre ces deux termes d'opposition irréductible. Simplement l'un me semble prolonger l'autre d'une façon qui stigmatise à mon gré la plus urgente de nos urgences . . .

Nous étouffons sous le mythe de notre déracinement. D'une réalité on ne peut plus concrète, nous avons fait un mythe écrasant, ce qui n'est rien moins que normal.

Et puis vint la première victime consacrée de notre long martyrologe spirituel : Saint-Denis-Garneau, prototype littéraire d'un peuple de déracinés. Déracinement dont le corollaire immédiat est asphyxie, mort par dessèchement intérieur, sinon par dessiccation concertée . . .

Voilà la plaie qu'il nous faut cautériser avant qu'elle n'achève de pourrir ce qui reste d'un peuple à la dérive sur ses mythes.

* * *

On discute et on ergote : "Tu t'engages, tu t'engages pas". Autre aspect de notre *verbophagie* qui m'inquiète quelque peu.

Il vaudrait mieux que nous écrivissions . . .

* * *

Je cherche dans notre production littéraire croissante, des oeuvres témoignant de cet enracinement dans notre réalité. Maigre moisson . . . Certes la qualité va s'accroissant, les styles s'épurent au plus grand plaisir de certains critiques, amateurs d'esthétique. Mais je me moque du style s'il n'a d'autre visée que lui-même, je me moque du style qui rend encore plus brumeuse notre *québécoïté*, au lieu de l'affirmer, de lui donner santé, de la muscler.

A certains romans "bien écrits" de ces dernières années, je préfère ceux de Jean-Jules Richard par exemple, avec leurs maladresses et leur présence tenace, et leur barbarie toute québécoïse.

Transplanter ici une réalité qui nous est étrangère, c'est ce à quoi oeuvrent la *plupart* de nos romanciers. (Je n'ai pas dit tous*.) Sur ce point, on a déjà souligné le fait que nous trouvons une image plus authentique de la réalité québécoïse dans notre production poétique. Mais si la poésie précède souvent la nation, elle ne la *fonde* pas, malheureusement. Il peut même arriver qu'elle en soit le chant ultime, flottant, sans écho, sur la collectivité ruinée, qu'aucune tornade n'aurait ébranlée.

Posons la question. Trouve-t-on chez l'un quelconque de nos romanciers cette sève de pays qui ruisselle dans certains poèmes de Gaston Miron ou de Paul-Marie Lapointe, pour ne prendre que ces deux-là ?

Je pose la question.

(Il va sans dire que je me suis répondu . . .)

Un mouvement se dessine, se précise, chez certains poètes d'ici, encore à l'état de germe. Mais méfiez-vous . . .

En attendant, observez attentivement le réflexe de la critique devant une oeuvre qui, timidement, échappe aux canons de Paris.

"Oui, évidemment. Maladroit, mais ça promet . . ."

Le jour où, sans fausse honte, un poète, un romancier utiliseront à fond un vocabulaire, un espace, un rythme qui seront le prolongement de notre être enfin désengorgé, on dira de lui sans doute qu'il est artificiel.

J'entends d'ici les ricanements des bavards, des juges, des "en autorité" . . .

* * *

Il ne s'agit pas, on l'aura compris, d'instaurer un nouveau régionalisme.

Dostoïewski, avant de pincer la corde de l'Homme (avec "h" majuscule), fait-il autre chose que traduire l'âme de son peuple, se traduire ?

Encore faut-il, dira-t-on, que son peuple ait une âme.

Oui, évidemment . . .

Mais l'écrivain, par son enracinement, ne peut-il devenir guérisseur de la maladie du sommeil qui ronge la communauté dont il est l'aigre fruit ?

* * *

L'un des esprits les plus lucides d'aujourd'hui, peut-être le plus grand poète d'expression française depuis la guerre, le grand frère noir Aimé Césaire au verbe comme une machete de clarté, dans sa "Lettre à Maurice Thorez" :

"Provincialisme ? Non pas. Je ne m'enterre pas dans un particularisme étroit. Mais je ne veux pas non plus me perdre dans un universalisme décharné. Il y a deux manières de se perdre : par ségrégation murée dans le particulier ou par dilution dans l'"universel". Ma conception de l'universel est celle d'un universel riche de tout le particulier, riche de tous les particuliers, approfondissement et coexistence de tous les particuliers."

Je dédie ce passage à ceux d'entre nos intellectuels qui se targuent encore d'un certain internationalisme mal digéré.

Encore faut-il avant d'atteindre ce point extatique partir d'une réalité nationale. Avant "inter", il y a "in".

Ces gens-là donnent trop de lest, leur ballon se perdra . . .

* * *

Où sont-ils ceux qui, en dépit du peuple ou *contre lui*, comme on a dit récemment, en dépit de nos villes affreuses, peuvent se vanter d'avoir comme une femme le pays dans la peau ?

Sur les doigts de ma main *gauche*, je les compte . . .

Et c'est à pleines mains qu'il nous en faudrait pour tuer une fois pour toutes, l'aphasie, l'asphyxie.

C'est au feu de ceux-là que fond l'hiver d'un peuple . . .

* * *

Mettre nos mots sur le pays, ce peut-être parole d'agonie, parole d'énergie, ce peut-être formuler la plus robuste des révoltes ou la plus grise des défaites.

Mettre le doigt dans la blessure qu'il nous inflige, le pays, ou lui mettre son poing sur la face, c'est toujours, de quelque manière, l'assumer.

* * *

On aura compris que je n'attends pas de l'écrivain qu'il se garde "les mains propres", bien au contraire. Si la tentation politique est trop forte, qu'il y cède, au risque de se casser la figure. (Je connais cette tentation.

Je ne la crains pas pour mon intégrité personnelle mais pour l'oeuvre qui *racine* loin des fracas.) Mais qu'il y cède les deux pieds dans le sol plantés. Non pour défendre abstraitement des principes essentiels, mais ces principes tels qu'incarnés dans la réalité québécoise ou tels qu'ils devraient s'y incarner.

Le reste — littérature. . .

J'attends de l'écrivain qu'il crache le pays qui tourmente son sang.

* * *

René Char : "Il nous faut une haleine à casser des vitres. Et pourtant il nous faut une haleine que nous puissions retenir longtemps".

Avis aux anémiques dont nous sommes tous, à quelque moment de nos saisons trop grises. . .

* * *

Aux masochistes et aux bavards :

"Puisque nous vivons collectivement depuis plus d'un siècle d'une vie végétative, permettez-moi d'emprunter à l'imagerie botanique la conclusion de ces quelques notes.

Avant d'ergoter sur la beauté, la maigreur, les maladies ou la santé d'un faite qui n'existe pas, plantez donc le germe de l'arbre, ou s'il est déjà planté, nourrissez-le, donnez-lui de l'air, de l'espace, et surtout du vin. . .

Ensuite, nous pourrons parler des fruits.

Mais ensuite."

Yves PRÉFONTAINE

* Langevin, le dernier Filiatrault, les Bessette récents (ceux que j'ai lus), Jasmin, ne reflètent pas un mouvement collectif d'incarnation dans notre réalité. On y trouve encore et surtout, avec une clarté plus froide peut-être que dans notre poésie, l'autodestruction sans recours, l'extraordinaire dérélition qui marquent d'un sceau indélébile le héros de nos romans. Quant au dernier chapitre des "*Chambres de bois*" d'Anne Hébert, le fait qu'il soit une appendice sans lien charnel avec le reste me semble trop évident pour que nous puissions considérer la fin de ce roman-poème comme une ouverture définitive sur l'espace. (Cette libre respiration que l'on trouve dans ses derniers poèmes.)